

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

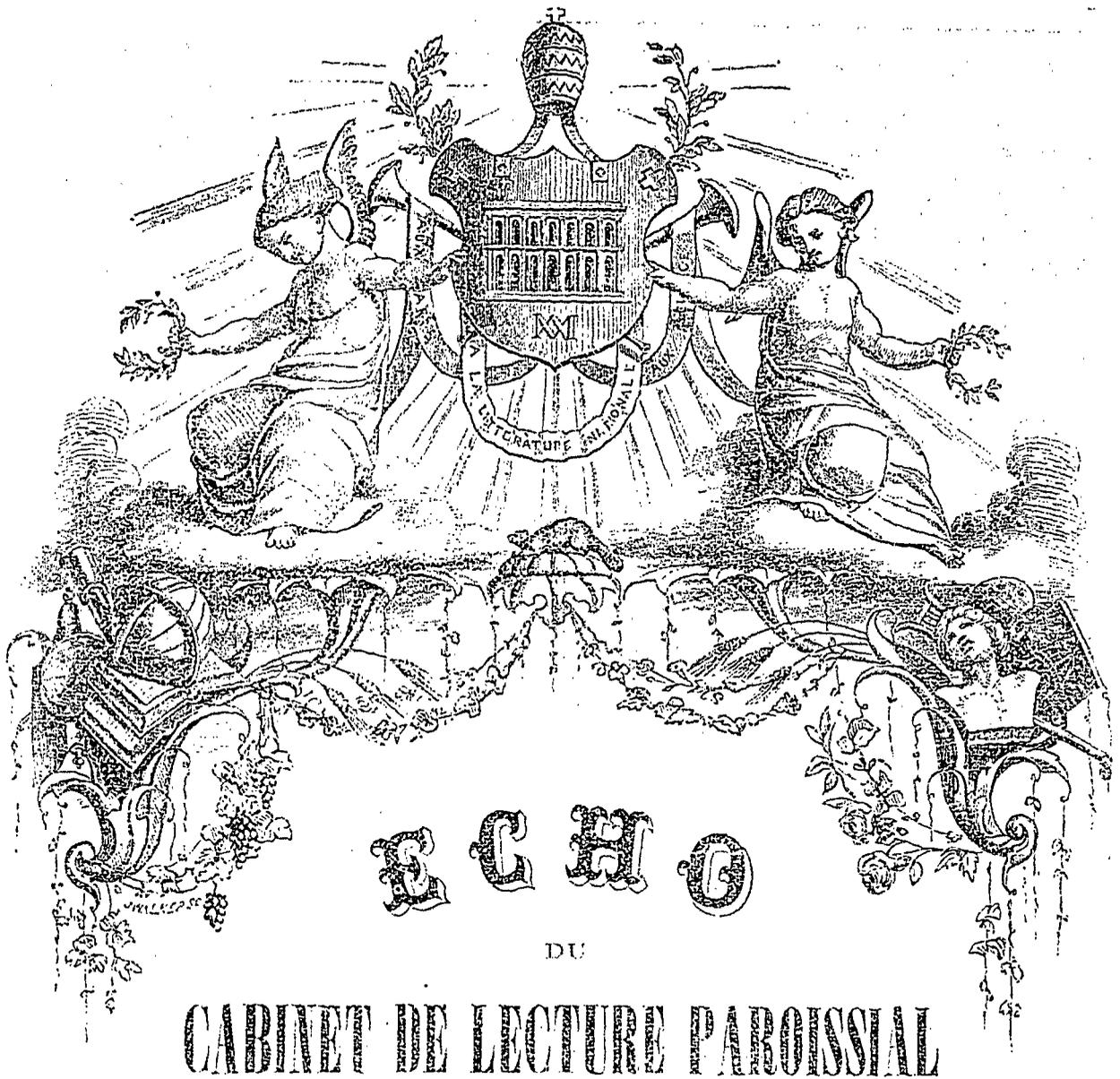
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. V.

Montréal (Bas-Canada), 16 Mars 1856.

No. 6.

SOMMAIRE — Chronique de la Quinzaine. — Cercle Littéraire: Séance du 12 Février 1856 Discours de MM. Provencher, Archambault et Belle, sur le *usage*. — Mois de St. Joseph. — Feuilleton: Les deux Pigeons (suite). — Musique: Chant des Bateliers de la Loire, par un ami de l'*Echo*. — Fable: L'amour et l'Amitié, par M. Emm. Blain. — Variétés.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 16 Mars, 1856.

Les événements dont la Pologne est le théâtre augmentent en importance, et attirent de plus en plus l'attention. Cette question est maintenant parvenue à dominer toutes les autres. La diplomatie vient de s'en emparer, et si on ne peut être assuré des résultats, du moins il est permis d'espérer. Oubliant les traités qui la lient vis-à-vis de l'Europe, la Prusse est intervenue

dans la lutte actuelle en faveur de la Russie; cette conduite a déjà été officiellement blâmée par la France, qui pourrait peut-être ne pas en rester là.

Par ses longues souffrances endurées avec une constance si digne d'admiration, la Pologne dispose aujourd'hui d'une grande force morale, qui tôt ou tard produira ses effets. Sa conduite lui a gagné l'estime de toutes les puissances de l'Europe, hors quelques-unes qui croient avoir intérêt à maintenir son asservissement, et à prolonger ses douleurs.

En attendant les solutions de la diplomatie, les insurgés sont loin de rester inactifs. Ils est maintenant hors de doute qu'ils ont remporté plusieurs victoires et se sont emparés de plusieurs villes importantes.

Le gouvernement de St. Pétersbourg lui-même, tout en assurant que la paix règne partout, ne cesse d'aug-

menter ses troupes, et se hâte de les concentrer dans les places fortifiées.

En dépit des calomnies des autorités russes qui voudraient trouver un prétexte à leurs injustices envers les prêtres et les couvents catholiques, la conduite du clergé obtient l'approbation universelle par l'esprit de modération qui l'anime, et qu'il prêche également par l'exemple et par les paroles.

Quoiqu'en disent les optimistes, la question italienne est encore loin d'être réglée : elle vient de se présenter de nouveau devant le Corps Législatif français où elle a soulevé d'éloquents discours. Entre les principaux, on remarque celui de M. Billault en faveur de la politique du gouvernement français, celui de M. Jules Favre dans le sens de la Révolution, et celui de M. Keller, nom bien connu des catholiques qui trouvent en lui, depuis plusieurs années, un courageux défenseur de leurs intérêts les plus chers. Cette année encore il était à son poste, et dans un brillant discours fortement appuyé de chiffres et de faits irréfutables, il a fait bonne justice de ces fausses assertions, qu'on ne cesse de présenter en faveur de cette chimérique unité de l'Italie. A propos de cette prétendue unanimité des Italiens, il a démontré que les élections n'avaient été faites que par un nombre insignifiant d'électeurs ; que la très-grande majorité s'était abstenue de voter, ne pouvant marquer autrement, son opposition à la cause de Victor-Emmanuel.

Il fait un tableau frappant et véridique de toutes les injustices commises par le gouvernement de Victor-Emmanuel, qui emprisonne et fusille les individus sans forme de procès, qui, après avoir confisqué la liberté de la conscience, de la presse et du citoyen, se voit réduit à demander aux puissances étrangères, par la voix de ses soudoyés, que le Roi François II soit forcé d'abandonner Rome, tant on craint encore sa puissance, et l'amour qu'il inspire aux Italiens. Ici se présente une difficulté : quel est le roi qui voudra promulguer cette loi contre les exilés ? Quel est aujourd'hui le roi dont le trône assez solide, lui permette de ne rien redouter des douleurs de l'exil ?

Avec la conduite de la Révolution pleine d'injustice et de fourberie, M. Keller a fait contraster celle du successeur de St. Pierre tranquille au milieu de l'orage qui gronde de toutes parts, et se faisant le ferme défenseur de toutes les vérités, de tous les droits et de toutes les causes justes.

Au milieu de ce conflit d'erreurs dont notre siècle est témoin, lorsque les grands principes d'ordre général disparaissent peu à peu devant les envahissements de la Révolution, il faut que l'église reste pour maintenir encore un peu de vérité sur la terre, sans laquelle le monde finirait par tomber dans la barbarie ; et pour que l'Eglise puisse accomplir cette mission si nécessaire, il

faut que son chef reste libre à Rome, il faut que sa voix puisse se répandre sans obstacles jusqu'aux parties les plus reculées du monde, et qu'elle puisse toujours adresser ses conseils aux puissants de la terre.

Voilà pourquoi la France doit rester à Rome, y maintenir l'indépendance du St. Siège, et par là, contribuer pour une si belle part, au soutien du droit et de la vérité.

Les Grecs ont vu leurs offres de royauté repoussées par tous les princes ; aucun n'a voulu s'emparer de cette couronne trop pesante et trop exposée aux vents des révolutions. Sous ces circonstances on dit qu'un parti se propose de demander le rappel du roi Othon. Il paraît que cette idée, d'abord mise au jour par un *Journal pour rire* est prise au sérieux par plusieurs grecs influents. Qui sait ?

L'Institut Canadien-Français a eu deux séances publiques depuis huit jours. A la première, le Révérend M. Lamarche a fait une lecture sur l'usure. L'auteur avait réuni dans son travail un grand nombre de citations, choisies dans les ouvrages les plus remarquables qui ont traité cette question ; par là il a donné une exposition claire des principes sur lesquels on doit toujours s'appuyer sur cette matière, et les diverses conséquences qu'on doit en tirer dans la pratique.

Hier M. l'abbé Prévost a donné sous le patronage de la même institution, le récit d'une excursion faite l'automne dernier sur la Rivière Mataouin. Ce voyage d'une vingtaine de jours à travers les bois et dans un but aussi louable que celui de promouvoir la colonisation, ne pouvait manquer d'attirer un nombreux auditoire ; c'est aussi ce qui eut lieu.

Parmi les incidents si divers d'un voyage de ce genre, il y en avait d'assez comiques, et le public les a plus d'une fois accueillis avec des rires unanimes, en même temps qu'il manifestait par des applaudissements répétés, son admiration pour cette noble cause, qui intéresse si directement notre nationalité, et qui, par cela même, trouve ses principaux promoteurs parmi le clergé qu'on voit toujours au premier rang lorsqu'il s'agit de promouvoir les intérêts de la cause nationale. Les suggestions de M. l'abbé Prévost, qui sont le résultat des observations qu'il a pu faire dans ce voyage, et de celle de ses compagnons, MM. Brassard, ne pourraient que gagner à être mises en pratique. Nous voudrions que notre pays renfermât un grand nombre d'aussi fermes soutiens du vrai progrès que nous devrions rechercher pour notre pays. M. le Président de l'Institut et M. le Supérieur du Séminaire voulurent bien, au nom de l'assemblée, adresser quelques paroles de remerciement à M. Prévost pour les travaux qu'il a faits dans l'intérêt de la colonisation, et pour la bonté dont il a

fait preuve envers l'Institut, en lui faisant part de ses observations et de ses suggestions.

La Neuvaine de St. François Xavier s'est terminée jeudi dernier à l'église Notre-Dame.

Les prédicateurs étaient les RR. PP. Rossignol et Beaudévin, à chaque exercice une foule nombreuse se pressait dans l'enceinte de ce vaste édifice, avide d'entendre la parole de Dieu exposée d'une manière aussi savante qu'éloquente et persuasive.

Un ami de l'*Echo* nous a communiqué le morceau de musique que nous publions aujourd'hui. C'est un chant de bateliers tout plein de verve et d'entrain, et qui a beaucoup d'analogie avec les chants des bateliers canadiens. Notre ami l'a entendu sur la Loire et dans tout l'ouest de la France. Nos chants canadiens viennent sans doute du même endroit. Nous espérons donc que celui-ci sera bien accueilli par nos lecteurs.

— Les Canotiers du St. Laurent, au prochain numéro.

CERCLE LITTÉRAIRE.

Séance du 12 février 1863

Sujet de discussion : " Le luxe est-il avantageux aux nations ? "

Nous avons publié dans le dernier numéro de l'*Echo*, le discours d'introduction de M. Sénécal, et celui de M. Auelair, un des discutants dans l'affirmative. Nous reproduisons aujourd'hui celui de M. Archambault, pareillement dans l'affirmative, et celui de MM. Provencher et Belle dans la négative.

Discours de M. J. A. N. Provencher.

Mesdames et Messieurs,

Le premier gouverneur du Canada, après la cession, disait en parlant de nos pères : " C'est une nation morale et frugale. "

Ces deux mots expliquent toute l'histoire de notre pays; ils nous donnent le secret du courage, de la constance, de la force de ce peuple abandonné à lui-même, et dont les œuvres défient les ouvrages du temps. A la même époque, si nous reportons nos regards de l'autre côté de l'Océan, nous voyons la France, oubliant son passé, abandonnant presque sans coup férir ses possessions des Indes et de l'Amérique. Il y a aujourd'hui un siècle que la cour de Louis XV se réjouissait d'être enfin débarrassée de ces autres français, établis sur quelques arpens de neige, où Paris trouverait aujourd'hui des rivales.

Si j'interroge l'histoire sur la cause de cette décadence, elle me répondra que sur le trône de France, le luxe et l'immoralité régnaient en maîtres. Il n'est rien de plus frappant et de plus concluant que ce contraste. D'un côté la religion, la morale, la simplicité de mœurs, toutes les qualités qui font les grands peuples, soutenant une poignée de braves contre l'invasion de

l'ennemi, et contre l'apathie de la mère-patrie, qui se fait une gloire de les abandonner à leur triste sort; de l'autre le luxe traînant à sa suite tous les vices qui devaient amener la Révolution.

L'histoire du luxe et ses effets sur les nations sont partout les mêmes: ils tiennent de sa nature. Partout il fait disparaître les sentiments nobles, élevés, patriotiques, l'idée des grandes choses, les fécondes notions du droit et du devoir, toutes les qualités qui font les peuples glorieux, forts et heureux.

L'idée que nous avons du luxe le fait consister dans un plus grand usage d'objets improductifs que ne le demandent le rang, la position sociale, les besoins réels. Tous les économistes qui se sont occupés de cette grave question ont entendu par luxe, un excès de dépenses, un abus des richesses, qui leur fait donner un emploi différent de celui exigé par l'intérêt de la société.

Je n'examinerai point les effets du luxe sur la production de la richesse; je constaterai seulement qu'il consiste dans la consommation d'un capital, et qu'ainsi il diminue évidemment la production qui trouve dans ce capital une de ses sources. Je veux seulement examiner d'une manière aussi concise que possible, les principes sur lesquels on doit s'appuyer pour admettre les avantages et l'utilité du luxe, et les conséquences de ces principes, sous le rapport de l'économie sociale.

Il y a aujourd'hui deux écoles d'économie politique; l'une, d'accord avec l'enseignement de tous les siècles, encourage l'économie, le sacrifice, le renoncement aux jouissances que procurent les richesses; l'autre au contraire encourage les dépenses, la consommation, dans le but de faire augmenter la production. Elle cherche à créer des besoins pour faire découvrir le moyen de les satisfaire. On voit au premier coup d'œil que c'est cette dernière que doit regarder le luxe comme utile, et même comme nécessaire. Elle est en cela d'accord avec ses principes. Dans la pratique de ces principes cependant, il est impossible qu'une nation trouve la stabilité, l'ordre, la tranquillité, le contentement que la science de l'économie politique a pour but de lui procurer. Les besoins précédant toujours la production, le peuple désire toujours plus qu'il ne possède présentement; c'est un continué état de lutte morale et matérielle contre la nature, pour en obtenir une augmentation indéfinie de produits destinés à satisfaire des besoins qui les dépassent toujours. Ce simple exposé suffit pour montrer que le résultat atteint est tout à fait contraire à celui qu'on doit se proposer, et qu'il ne peut y avoir ni contentement, ni bien être, lorsque la passion d'augmenter ce bien être doit se manifester sans cesse.

L'opulence est dans les mœurs et non pas dans les richesses, dit Montesquieu.

Il y a toujours assez de richesse, et par conséquent il y a contentement et bien être véritable, pour les nations comme pour les individus, lorsqu'ils sont pénétrés de l'esprit de sacrifice nécessaire pour soutenir l'homme dans les positions diverses, mais toujours plus ou moins malheureuses qu'il occupe sur cette terre. Maintenant soutenir comme le fait cette école, que c'est un devoir pour l'homme, une loi essentielle à son mode d'existence d'augmenter sans cesse ses jouissances ici-bas, n'est-ce pas travailler au renversement de toutes les autres lois au profit de celle là? cependant elle est la plus dangereuse de toutes. Lorsque la majorité en aura bien reconnu la justice

et l'importance, ce qui ne tardera guères parce qu'elle favorise les mauvais penchants, toutes les lois, tous les droits et tous les devoirs lui seront sacrifiés, et chaque individu, n'ayant d'autre but que le plaisir, les jouissances, le sensualisme, s'insurgera contre la société dont l'établissement met un frein à sa passion. L'ordre social exige la hiérarchie, et la hiérarchie exige la soumission, l'obéissance; la société exige le sacrifice des caprices et des mauvaises passions de l'individu pour le profit de tous; il est impossible de concevoir une société, encore plus impossible de la faire exister sans ces lois qui tiennent à son essence. Au contraire les principes dont on rêve l'accomplissement concentrent dans l'individu, dans le moi, toutes les affections, tous les désirs; c'est le règne de l'égoïsme, conduisant bien vite à la Révolution, et au socialisme.

Voici une autre preuve de la justesse de cette conséquence.

Lorsque les besoins réels, la position sociale ont été satisfaits, quelle peut être la cause et l'effet de ce luxe, de ce déploiement fastueux, de cette consommation excessive de richesse? Evidemment ce ne peut être que la vanité, l'ostentation, le désir de briller, l'amour d'une commodité excessive, ou de la mollesse. Le luxe n'a ainsi d'autre but que la satisfaction de l'orgueil et de la sensualité; maintenant, aux dépens de quels intérêts ce but peut-il être atteint? Sur la somme totale de la richesse d'une nation, qui pourrait fournir le nécessaire et l'utile à tous, il faut bien faire attention que tout ce qui est détourné pour des jouissances de luxe, au profit de quelques-uns seulement, est enlevé de l'utile et même du nécessaire de l'autre partie, comme les deux plateaux d'une balance dont l'un ne peut s'élever sans que l'autre s'abaisse dans une égale proportion. Ainsi admettre que le luxe a sa raison d'être dans une société, c'est vouloir la satisfaction de l'orgueil et de la sensualité aux dépens d'un bien être raisonnable, de la santé même d'une importante partie d'une nation. Je n'ose croire que mes adversaires aient bien réfléchi sur les conséquences effrayantes pour la société qui résultent du principe qu'ils soutiennent. Admettre que le luxe est avantageux aux nations, c'est ordonner qu'il soit encouragé, et on ne peut l'encourager sans nier la charité, l'amour du prochain, sans nier la loi de solidarité, la loi d'union qui existe entre tous les membres d'une même nation; c'est attaquer la société dans son principe; c'est établir le règne de l'égoïsme, c'est vouloir la destruction de toutes les lois au profit de l'indépendance complète de l'individu sous tous les rapports, et pour me servir de l'expression des Révolutionnaires européens, c'est proclamer que l'insurrection est le plus saint des devoirs. Il résulte clairement de ces principes qu'il n'y a qu'une circonstance où toutes les dépenses, même celles qui aujourd'hui nous paraissent les plus extravagantes, pourraient être indifférentes: dans un pays où tous les capitaux ne pourraient trouver un emploi utile, où l'agriculture rendrait un maximum de produits, où les arts seraient encouragés, où l'industrie donnerait à tous le nécessaire et l'utile, alors la consommation la plus considérable pourrait être raisonnablement permise, mais je le répète, tant qu'il y a dans la société un seul membre qui souffre, dire que le luxe lui est avantageux, c'est prononcer contre la patrie une parole fatale, c'est sanctionner sa ruine.

Tous les économistes de l'école sensualiste n'ont point

fait valoir ces conséquences, parcequ'ils tenaient à l'ordre établi, mais les principes qu'ils avaient jétés si impudemment dans le monde, n'ont pas tardé à produire leurs effets parmi cette classe d'hommes qui croit avoir tout à gagner dans les bouleversements sociaux. Ils en ont tiré la légitimation de toutes les révoltes. Qu'on examine ces systèmes de réformation radicale de la société, préconisés par les Fourier, les St. Simon, les Proudhon: on verra qu'ils ont tous pour principes le droit aux richesses, le droit aux jouissances, droit qui, s'il existait comme fin, comme but de toutes nos actions, comme devoir enfin, devrait être également commun à tous. La seule différence dans ces deux théories, c'est que la dernière est plus avancée, plus logique, plus conséquente que la première. Ces doctrines, toute démoralisatrices, toutes subversives des sociétés qu'elles étaient, n'ont pas manqué de prendre racine parmi les populations, et de creuser en Europe un abîme qu'on parviendra bien difficilement à combler. Voilà une preuve évidente, palpable, pour ainsi dire, de la redoutable logique des peuples, et en même temps des maux affreux que ces théories erronées peuvent causer dans le monde; ces faits démontrent combien l'école sensualiste est coupable d'avoir mis au jour les principes aussi dangereux. Et pourtant, elle ne faisait que recommander le luxe.

Je ne vous dissimulerai pas, Messieurs que sur ce sujet, mes adversaires ont les apparences en leur faveur. Le luxe répand sur les nations comme un vernis d'activité et de grandeur qu'on pourrait prendre pour de la vie, tandis que ce n'est qu'un mouvement artificiel, comme un cadavre qu'on fait mouvoir par l'électricité. L'industrie et le commerce peuvent être florissants, mais le peuple est-il plus heureux? Non, mille fois non!

On présente la société actuelle comme une preuve de l'utilité du luxe et de ses avantages. Jamais exemple ne fut plus mal choisi, puisque jamais société fut plus malheureuse. Nous serions saisis d'horreur si nous pouvions entrevoir une faible partie seulement des maux enfantés par l'industrie actuelle, fille du luxe, et qui trouve en lui son soutien. Travailler mais jouir, telle est la devise de l'ouvrier européen, et s'il ne jouit pas il travaille du moins, le jour et la nuit; il travaille aux dépens de sa santé, de sa morale, de sa religion, tant que la maladie et l'épuisement ne l'aurent pas conduit à l'hôpital où il ira bientôt finir ses jours.

Un jour un arabe égaré dans le désert et n'ayant pas mangé depuis longtemps, trouva un sac qu'il supposa rempli de farine. Il l'ouvrit avec empressement, puis le rejetant avec un geste de découragement: Quel malheur, dit-il, ce n'est que de l'or. Et il se voyait condamné à mourir de faim contre une fortune.

La position des ouvriers est aujourd'hui analogue: ils produisent pour des millions, leurs travaux vont alimenter le luxe de toutes les nations du globe, et ils meurent de faim à côté de toutes ces fortunes, dont une imperceptible partie serait suffisante pour leurs besoins. Pour s'épargner cette triste extrémité, ils en sont réduits à faire travailler des enfants seize heures par jour, et pour un salaire à peine suffisant pour soutenir l'existence. Dans ces pays, vous voyez des fortunes brillantes, le luxe fait rouler des millions, les banquiers, les commerçants peut-être y trouvent leur profit, mais derrière tout ce brillant vous voyez les campagnes abandonnées, des faillites journalières, l'usure et l'agiotage étalant au

grand jour leur hideux commerce, et pardessus tout cela, vous voyez le paupérisme qui dresse sa tête de plus en plus menaçante, et qui tient la société sur un volcan. La société actuelle, rongée par le paupérisme et le luxe, ressemble à ces fruits de l'Asie dont l'apparence est des plus agréables aux yeux, et qui ne contiennent que cendre et poussière.

Ce n'est pas que l'industrie soit condamnable en elle-même; au contraire, on doit admirer ces victoires de l'homme sur la matière, qui sont autant de signes de sa royauté, mais il n'en est pas moins de fait qu'aujourd'hui, l'industrie, dans tous les pays de l'Europe où elle a le plus d'importance est une plaie réelle, un danger continu pour la société, et le luxe en est la cause; c'est lui qui a créé ces abus, et c'est lui qui en est responsable.

Cyrus disait il y a 22 siècles que le plus sûr moyen de détruire une nation était d'y faire pénétrer le luxe. Cette parole s'est réalisée plusieurs fois dans l'histoire. Les Romains, les Perses, les Grecs ont vu sur la fin de leur existence, le luxe envahir toutes les classes et les pousser vers leur décadence. Lorsque le luxe pénètre dans une nation, tout change, tout s'avilit. L'orgueil rend tous les freins, toutes les lois insupportables, et la mollesse fait mépriser tous les devoirs; tous les liens s'affaiblissent peu à peu, et quelquefois une nation modelée sur des institutions politiques fortes et consolidées par le temps, paraît encore pleine de vigueur et de vie, que déjà elle n'est plus rien. Alors quelque peuple moins éuervé par la mollesse ou par l'orgueil vient imposer son joug sur cette nation qui a failli à sa mission, et qui n'est plus digne d'avoir, comme nation indépendante, une place sous le soleil.

Si le temps me le permettait, je pourrais vous montrer les malheureux effets du luxe pour les familles et les individus; je pourrais vous présenter l'opinion des moralistes, philosophes, hommes d'état, économistes, qui, sauf de rares exceptions, ont tous condamné le luxe comme un des vices les plus dangereux pour les sociétés. Il serait facile de démontrer que tous ceux qui ont étudié la philosophie de notre histoire, depuis le Père Charlevoix jusqu'à M. Rameau, ont regardé le luxe comme l'écueil le plus dangereux pour notre avenir national; pareillement tous les Canadiens sincèrement amis de notre nationalité, demandent à l'unanimité qu'une nouvelle croisade soit entreprise contre ce fléau destructeur de toute société, dont les désastreux effets sont trop évidents pour être niés, et qui causera infailliblement notre ruine, si on ne s'empresse de mettre un obstacle à ses envahissements.

Je n'appuierai pas sur le fait de l'émigration canadienne aux États-Unis, causée en grande partie par un excès de dépenses chez la classe ouvrière et agricole.

Je ne ferai qu'une remarque. Combien de fois n'avez-vous pas entendu vanter, dans cette tribune, cette antique simplicité de mœurs qui faisait autrefois le bonheur du Canadien, et que nous voyons disparaître avec regret devant ce qu'on est convenu d'appeler le progrès. Eh bien, cette cordialité, cette aménité, cette franchise peut-elle exister avec le luxe? Oh non. Le luxe engendre la cupidité, la soif de l'or, et devant lui tout ce qui n'est pas spéculation est compté comme rien.

Pour conclure, je dirai Messieurs, que le luxe rend les peuples malheureux parcequ'il est de sa nature de ne jamais satisfaire leurs désirs. Le luxe est désavanta-

geux aux nations parceque le règne du luxe, c'est le règne de l'orgueil et du sensualisme, dissolvant universel qui conduit promptement au Communisme, et la Communisme c'est, pour les sociétés, la barbarie et la mort. Voilà la dernière conclusion où on arrive par la logique la plus rigoureuse, en soutenant que le luxe est avantageux aux nations.

Discours de M. U. E. Archambault.

Mesdames et Messieurs,

Le luxe est-il avantageux au progrès des nations? Cette question, de prime-abord et d'après les idées généralement reçues, semble se décider d'elle-même dans la négative. Cependant je me rangerai franchement dans l'affirmation, et j'ose espérer que mes savants adversaires, en dépit de leur habileté et de leur éloquence, finiront par adopter mes convictions.

Le luxe comme une infinité de choses utiles en ce monde a été l'objet de nombreuses et sévères critiques. La cause de ces critiques vient de ce qu'on s'est arrêté à ne considérer que l'abus du luxe. Partant de ce faux point de vue, on lui a imputé une grande partie du mal qui règne dans le monde en général et dans tout gouvernement en particulier. Et le savant orateur qui m'a précédé n'a-t-il pas essayé de nous prouver qu'être en faveur du luxe, c'est être en même temps en faveur de l'appauvrissement des masses, du paupérisme, de l'immoralité et d'une infinité de maux du même genre qu'il nous a énumérés avec un luxe d'expressions et d'idées qui paraît étonnant dans quelqu'un qui combat le luxe.

Mais le luxe est-il coupable de tout ce dont on l'accuse? Est-il bien tel qu'on le fait généralement? qu'est-ce donc que le luxe?

"Ce mot, dit Courcel-Seneuil, qui s'applique à des faits purement relatifs et dont les éléments sont très-complexes, échappe à toute définition exacte et scientifique. Aussi les économistes des deux derniers siècles et ceux même de notre temps ont-ils beaucoup discuté sur les avantages et les inconvénients du luxe, sans pouvoir parvenir à une formule définitive et satisfaisante."

Voilà donc un adversaire du luxe qui déclare tout d'abord qu'il est impossible de définir le luxe, parceque c'est une chose purement relative dans ses causes et dans ses résultats. Néanmoins, j'admettrai pour le moment, sauf à les examiner plus tard, toutes les définitions que nos adversaires voudront nous donner du luxe, parceque je ne veux pas profiter de l'embarras où ils se trouvent pour défendre une cause qui est depuis longtemps jugée, surtout par la moitié la plus intelligente du genre humain.

Il est de ces mots dont le sens se conçoit assez généralement, mais qui ne se définissent que très-difficilement: ce sont ces mots qui dans toute les sciences, et particulièrement dans les sciences sociales et politiques, ont amené et amènent encore aujourd'hui, ces divergences d'opinion, ces polémiques sans fin, ces discussions bouillantes qui n'éclaircissent et ne convainquent personne. Le luxe est de ce nombre. En effet, les uns, au nombre desquels se trouvent nos adversaires, veulent que le luxe soit un mal, une véritable plaie sociale et qu'il entraîne avec lui une idée de défaveur et de blâme. D'autres, plus modérés, pensent qu'il n'est qu'un mal qui pour être

nécessaire n'en est pas moins un mal. Cependant je ne craindrai pas de soutenir que le luxe est un *bien public* sans lequel les nations restent *stationnaires*, et je le soutiendrai avec une multitude d'autorités les plus respectables.

Quand on aura démontré que le luxe est la base de l'industrie et du commerce, quand on aura démontré que tous les chefs-d'œuvre de l'art et de la littérature sont dus au luxe, on aura par cela même démontré que le luxe est un *bien public*, et dès lors il faudra, par une conséquence nécessaire, admettre qu'il est avantageux au progrès des nations, et sous le rapport matériel, et sous le rapport moral, et sous le rapport intellectuel. Voici quelle est l'opinion d'un savant économiste sur ce sujet :

“ J'envie de jouir dans ceux qui ont des richesses et l'envie de s'enrichir dans ceux qui n'ont que le nécessaire, doivent exciter les arts et toute espèce d'industrie. Voilà le premier effet de l'instinct et des passions qui nous mènent au *luxe* et du *luxe* même ; ces nouveaux arts, cette augmentation d'industrie, donnent aux peuples de nouveaux moyens de subsistance, et doivent par conséquent augmenter la population ; sans luxe il y a moins d'échanges et de commerce, sans commerce les nations doivent être moins peuplées ; celle qui n'a dans son sein que des laboroureux, doit avoir moins d'hommes que celle qui entretient des laboroureux, des matelots, des ouvriers en étoffe.”

Et, ajoute le même auteur, “ puisque le désir de s'enrichir et celui de jouir de ses richesses, sont dans la nature humaine dès qu'elle est en société ; puisque ces désirs soutiennent, enrichissent, vivifient toutes les grandes sociétés ; puisque le luxe est un bien, et que par lui-même il ne fait aucun mal, il ne faut donc, ni comme philosophe, ni comme souverain attaquer le luxe en lui-même.”

Franklin raconte, dans un de ses opuscules, l'histoire suivante :

“ Le patron d'une chaloupe qui naviguait entre le Cap May et Philadelphie, m'avait rendu quelques petits services pour lesquels il refusa toute espèce de paiement. Ma femme, apprenant que cet homme avait une fille, lui envoya en présent un bonnet à la mode. Trois ans après, le patron se trouvant chez moi avec un vieux fermier des environs du Cap May, qui avait passé dans sa chaloupe, parla du bonnet envoyé par ma femme, et raconta combien sa fille en avait été flattée. “ Mais ajouta-t-il, ce bonnet a coûté bien cher à notre canton. — Comment cela, lui dis-je ? — Oh ! me répondit-il, quand ma fille parut dans l'assemblée, le bonnet fut tellement admiré que toutes les jeunes personnes voulurent en faire venir de pareils de Philadelphie ; et nous calculâmes ma femme et moi, que le tout n'a pas coûté moins de cent livres sterling. — Cela est vrai, dit le fermier. Mais vous ne racontez pas toute l'histoire. Je pense que le bonnet nous a été de quelque avantage, parceque c'est la première chose qui a donné à nos filles l'idée de tricoter des gants d'estame pour les vendre à Philadelphie, et se procurer par ce moyen des bonnets et des rubans ; et, vous savez que cette branche d'industrie s'accroît tous les jours et doit avoir encore de meilleurs effets.” Je fus assez content de cet exemple de luxe parce que non-seulement les filles du Cap May devenaient plus heureuses en achetant de jolis bonnets, mais parceque cela procu-

rait aussi au Philadelphiennes une provision de gants chauds.”

“ Dans le cas cité par Franklin, ajoute Courcel-Seneuil, faut-il appeler objets de luxe les bonnets des filles du Cap May ? Nullement, sans doute elles auraient pu s'en passer, mais ni l'économie politique, ni la morale n'ont sanctionné les doctrines excessives des Cyniques et des Ascètes. Ces bonnets n'étaient point un objet de luxe, parceque les filles du Cap May avaient satisfait un besoin nouveau par un travail nouveau équivalent, parcequ'elles ne s'étaient point appauvries.” Je pourrais citer mille faits semblables qui prouvent à l'évidence que le luxe est un *bien public*, mais j'ajouterai avec Butel Dumont qu'on déclame vainement contre le luxe depuis tant de siècles..... et que le bon sens préserve les hommes (et on pourrait ajouter les Dames) de suivre ces déclamations dans la pratique.

Le savant orateur qui m'a précédé est venu apporter un brillant témoignage en faveur de ma cause tout en voulant la combattre, j'attends qu'il va en être de même de celui qui doit me suivre. Le luxe, nous a-t-il dit, consiste dans une plus grande consommation d'objets improductifs que ne le demandent le rang, la position sociale, les besoins réels.

On voit facilement que par cette définition mon adversaire s'attaque particulièrement à l'abus du luxe, que nous condamnons avec lui de tout cœur, et pour lui faire voir jusqu'à quel point il s'accorde avec les défenseurs du luxe, je me permettrai de citer un extrait d'un grand économiste :

“ Le luxe est excessif dans toutes les occasions où les particuliers sacrifient à leur faste, à leur commodité, à leur fantaisie, leurs devoirs ou les intérêts de la nation ; et les particuliers ne sont conduits à ces excès que par quelques défauts dans la constitution de l'Etat, ou par quelques fautes dans l'administration.” Enfin, “ le luxe désordonné se détruit de lui-même, il épuise ses sources, il tarit ses canaux.” Ce sont là des abus, personne ne les approuve : tout le monde au contraire les condamne : mais ce n'est pas le luxe tel que nous l'entendons, tel que l'ont entendu les meilleures autorités en économie politique.

“ Le luxe, selon eux, c'est l'usage qu'on fait des richesses et de l'industrie pour se procurer une existence agréable.” “ Le luxe a pour cause première, ajoute le même auteur, ce mécontentement de notre état ; ce désir d'être mieux qui est et doit être dans tous les hommes. Il est en eux la cause de leurs passions, de leurs vertus et de leurs vices. Ce désir doit nécessairement leur faire aimer et rechercher les richesses ; le désir de s'enrichir tout donc et doit entrer dans le nombre des ressorts de tout gouvernement qui n'est pas fondé sur l'égalité et la communauté des biens, or l'objet principal de ce désir doit être le *luxe* ; il y a donc du luxe dans tous les états, dans toutes les sociétés.”.....

“ Aussi l'opinion la plus générale aujourd'hui est-elle que pour tirer les nations de leur faiblesse et de leur obscurité, pour leur donner une force, une consistance, une richesse qui les élèvent sur les autres nations il faut qu'il y ait du luxe ; il faut que ce luxe aille toujours en croissant pour avancer les arts, l'industrie, le commerce.”.....

Le luxe est donc avantageux au progrès des nations parcequ'il favorise l'industrie, le commerce et par cela même les échanges qui sont essentielles à la répartition

de la richesse dans les états. Pourquoi les premiers habitants de l'Amérique mouraient-ils de faim à côté de si grandes richesses qui ne demandaient qu'à être exploitées? C'est que chez eux ni désirs, ni besoins n'avaient éveillé l'industrie, les arts et le commerce: ils se contentaient des choses absolument nécessaires à la vie. leur état social était la réalisation la plus parfaite, l'idéal des théories séduisantes de nos adversaires.

Mais, nous diront ceux-ci, il n'y a jamais de luxe sans une extrême inégalité dans les richesses, ce qui amène la plaie du paupérisme. A cette objection, Messieurs, je ne saurais faire une meilleure réponse que d'opposer l'opinion de quelques uns qui défendent la même cause que vous et qui prétendent cependant qu'une nation est d'autant plus riche que ses capitaux sont moins disséminés.

On nous dit encore que le luxe contribue à dépeupler les pays qui ont le malheur de le favoriser. Nous avons déjà réfuté cet argument, nous le réfuterons encore par un fait. Depuis un siècle et demi le luxe et la population de l'Angleterre sont augmentés dans la même proportion; elle a de plus peuplé des colonies immenses.

On a fait résonner bien haut que le luxe amollit le courage, qu'il éteint les sentiments d'honneur et d'amour de la patrie. Pour détruire cet argument je n'ai qu'à citer le luxe et le courage des Français sous Louis XIV.

Est-il bien vrai que le luxe soit contraire aux mœurs? Cette assertion est spécieuse je ne me le dissimule pas; mais elle n'est pas mieux fondée que les autres, et pour la réfuter nous dirons avec Filangieri que c'est la corruption des mœurs qui amène la corruption du luxe. Et, ajoute un célèbre auteur, "partout où je verrai le luxe vicieux, partout où je verrai le désir des richesses et leur usage contraire aux mœurs et au bien de l'état, je dirai que l'esprit de communauté, cette base nécessaire sur laquelle doivent agir tous les ressorts de la société s'est anéanti par les fautes du gouvernement, je dirai que le luxe utile sous une bonne administration, ne devient dangereux que par l'ignorance ou la mauvaise volonté des administrateurs."

Mais, disent enfin nos adversaires, vous avez contre vous les moralistes qui sont unanimes à condamner le luxe. Soit, mais voyons contre quoi les moralistes s'élèvent lorsqu'ils parlent du luxe. Ils condamnent les dépenses que toute personne fait au delà de ses moyens pour satisfaire sa vanité. Nous les blâmons, nous aussi ces dépenses, nous les condamnons parceque c'est là un abus. Les moralistes sont loin d'être aussi sévères que vous, Messieurs, parceque la vérité repousse toute exagération. C'est tellement le cas que Monseigneur Scotti, dans un ouvrage où il s'élève contre le luxe, n'a pu s'empêcher d'admettre la conclusion suivante d'un auteur qu'il cite:

"Si l'on entend par luxe une certaine délicatesse, une certaine magnificence dans la façon d'agir, qui sont habituelles à certaines personnes, il n'y a rien de plus convenable dans la condition actuelle du monde; puisque Dieu ayant voulu qu'il y eût des pauvres et des riches, il a par conséquent voulu que ceux-ci fussent supérieurs aux premiers, et parussent en effet tels qu'ils sont. Si par luxe on entend le goût des inventions ou commodes, ou agréables, et de travaux ingénieux, il n'y a rien de plus louable, parceque c'est au moyen de ces inventions que les arts se perfectionnent, et que prospèrent les artisans qui, au prix d'un honorable travail,

mangent avec joie un pain qui leur deviendrait bien dur s'ils croupissaient dans une paresseuse oisiveté. Si par luxe on entend un usage modéré d'innocentes jouissances, il n'est rien que ne permette plus la bienfaisante munificence du Créateur qui fournit à l'homme tant de choses si belles et si douces; attendu que l'austérité de l'abandon et de la pénitence, la pauvreté et la solitude de la retraite ne sont qu'un conseil évangélique qui ne concerne que très-peu de personnes, et non une obligation imposée à tout le monde. Enfin si par luxe on entend une certaine pompe remarquable et solennelle de façons d'agir inusitées et distinguées, et qui se rapportent au palais, au nombre de domestiques, aux livrées, aux tables, aux représentations, il n'y a quelquefois rien de plus nécessaire; parcequ'il est indispensable que les magistrats, les capitaines, les monarques, images de la Divinité dont ils exercent visiblement le pouvoir, excitent dans les esprits de la multitude la surprise qui ordinairement détermine l'obéissance qui est un devoir. St. Thomas reconnaît pour les mêmes raisons la nécessité des splendides ornements communs au prince sur le trône et au prêtre à l'autel."

A un aussi brillant témoignage d'un adversaire du luxe en faveur de ma cause, je n'ajouterai aucun commentaire, et j'ose espérer qu'il suffira pour convertir tous les censeurs du luxe.

Delille a dit aussi quelque part.

"Il est un luxe utile et décent, j'en conviens,
Permis aux grands Etats, aux grands noms, aux grands biens,
Qui jusqu'aux derniers rangs refoulant la richesse,
Fait redescendre l'or qui remonte sans cesse.
Il est un autre luxe au vice consacré,
De l'active industrie enfant dénaturé."

On voit facilement que dans ces deux derniers vers Delille peint l'abus du luxe.

Mais, nous dira-t-on, vous ramenez la discussion à une question de mot en attribuant à l'abus du luxe ce que nous attribuons au luxe. Cette objection n'est certainement pas sérieuse parceque alors autant vaudrait appeler religion l'abus de la Religion, philosophie l'abus de la philosophie et enfin luxe l'abus du luxe, ce qui n'est pas admissible.

Enfin à ceux de nos adversaires qui croiraient encore que le luxe est contraire au progrès des nations, qu'il est, comme l'a dit un poète, le pillard des richesses et que la pauvreté est la fille du luxe, j'apporterai l'autorité d'un grand politique pour les convaincre du contraire.

"L'austérité prêchée hypocritement par le radicalisme, dans l'emploi des revenus publics, la négation du luxe comme moyen de développement de la prospérité d'une nation, est une idée fautive qui atteste une ignorance profonde en fait d'économie sociale et politique. Le luxe est toujours nécessaire dans une société nombreuse et active. Le luxe proportionné à l'industrie est toujours une source de richesses, par le mouvement qu'il imprime aux rouages multiples du mécanisme de la civilisation. A ne le considérer que comme moyen de satisfaire le goût de ce qu'on appelle le superflu, le luxe est essentiel dans une société où la maladie du bonheur engendre chaque jour tant de si impérieux besoins; et sous ce rapport, il est également utile aux travailleurs, comme aux consommateurs, par l'emploi des bras qu'il nécessite; le luxe comprend les arts, les sciences mêmes; le luxe enfin, produit de l'intelligence et du travail de l'esprit, entretient la vie et le mouve-

ment dans tout le corps social, par les encouragements et les primes de toute sorte proposées au génie inventeur de nouveaux plaisirs, soit matériels, soit intellectuels."

Et nous ajouterons, puisque le luxe facilite les échanges, augmente le commerce et par cela même les fortunes ou le bien-être en général, il suit de là naturellement qu'il contribue encore au développement de tous les beaux-arts, telles que la sculpture, la peinture, la poésie, l'éloquence, etc., qui sont un puissant moyen de policer et d'adoucir les mœurs d'un peuple.

Dieu qui a voulu que nos besoins fussent de différentes natures, a voulu par cela même que nos occupations ne fussent pas toutes semblables. De ce principe on tire la conclusion toute naturelle qu'il est aussi nécessaire qu'il y ait des ouvriers en laine, en toile, en orfèvrerie, etc., qu'il est nécessaire qu'il y ait des cultivateurs.

Et que deviendrait le cultivateur s'il n'avait pas un moyen d'écouler ses produits? il gémirait sur ses tas de blé, il serait indigent dans l'abondance parcequ'il manquerait des choses de première nécessité. Il faut donc qu'à côté des productions du sol règne l'industrie, et qu'entre ces deux sources productives s'élève nécessairement le commerce ou le moyen des échanges sans lequel les productions de notre sol amélioré n'aurait pas plus de valeur en échange que ces mêmes productions n'en avaient avant que la civilisation fut introduite en Amérique. S'il est vrai que l'industrie et le commerce sont tout aussi nécessaires aux nations que l'agriculture, il doit aussi être admis que l'industriel et le commerçant peuvent améliorer leur art tout aussi bien que le cultivateur suivant les besoins et les goûts particuliers de chaque époque.

Cette amélioration, ce progrès ne peut se produire que sous l'influence du luxe. Comment, en effet, l'architecte pourrait-il perfectionner son art? Comment le musicien pourrait-il produire des chefs-d'œuvre? Comment enfin, celui dont les goûts se portent vers le beau en n'importe quel genre pourrait-il satisfaire ce goût, s'il ne se rencontrait de ces hommes toujours disposés à employer leurs capitaux dans ce que vous appelez matières improductives? Il est donc impossible d'admettre le perfectionnement des arts, de l'industrie et même des beaux-arts sans admettre en même temps l'économie de leurs productions. Or, de deux choses l'une, ou il faut que vous admettiez que le luxe est un bien public parcequ'il encourage les arts, l'industrie, le commerce, ou il faut que vous rameniez les hommes à l'état primitif, ce qui vous répugnerait certainement. Restez donc persuadés, Messieurs les censeurs du luxe, que sans le luxe le marbre n'aurait jamais pris une forme humaine et même divine sous les ciseaux des Phidias, des Michel-Ange, des Canova etc., sans le luxe la toile ne se serait jamais animée sous les pinceaux des Raphaël, des Rubens et de tant d'autres, sans le luxe enfin, la pensée n'aurait jamais revêtu cette forme simple et sévère que lui a donné la plume des Bossuet, des Fénelon, des Racine, des Molière, des Pascal etc. Nous pouvons donc affirmer en concluant que sans le luxe nous serions privés des chefs-d'œuvre que nous possédons dans tous les genres, que sans le luxe les arts l'industrie et le commerce ne seraient point alimentés. Enfin que le luxe est un bien public qu'il est avantageux au progrès des nations, qu'il contribue à la grandeur et à la force des états, mais qu'il faut l'encourager, l'éclairer et le diriger.

Discours par C. A. Belle, Ecr.,

Mesdames et Messieurs.

La question, maintenant soumise à nos délibérations, est ainsi posée: "Le luxe est-il avantageux au progrès des nations?"

Si nous consultons presque tous les économistes modernes et tous les moralistes dignes de ce nom, nous arrivons, sans aucune difficulté, à la conclusion que le luxe n'est pas avantageux aux nations, qu'au contraire, il leur est défavorable. Quelques rares auteurs, sans autorité, se sont déclarés en faveur du luxe. Leurs doctrines, que vous venez d'entendre exposer par MM. Auclair et Archaubault ne sont pas soutenables.

Les discutants dans l'affirmative n'ont soutenu et ne peuvent soutenir le luxe que par des subtilités. Ils ont soin de poser en principe et de répéter souvent que le mot *luxe* ne s'applique qu'à des faits relatifs, qu'une chose peut être considérée comme un objet de luxe par rapport à une personne et n'être qu'une chose nécessaire par rapport à une autre.

Le mot *luxe* s'applique, sans doute, à des faits relatifs; mais, doit-on pour cela nier son existence, comme l'a fait M. Auclair? La conclusion d'une semblable argumentation est-elle une déduction juste du contenu des prémisses? Effectivement non, puisque vous affirmez par le principe même que vous posez, l'existence du luxe. D'ailleurs, en niant l'existence du luxe, les discutants se mettent en contradiction avec eux-mêmes, lorsqu'ils finissent par conclure dans l'affirmative, c'est-à-dire, lorsqu'ils prétendent que *le luxe est avantageux au progrès des nations*; car cette conclusion est une adhésion de l'existence du luxe. Le luxe est donc une réalité et M. Auclair se trompe lorsqu'il dit que le luxe n'a aucune qualité réelle, aucun défaut réel. Si le luxe n'avait aucune qualité réelle, il aurait un grand défaut, ce serait de ne pas avoir de qualité. Et s'il n'avait pas de qualité, il ne pourrait pas être avantageux au progrès des nations.

M. Auclair est encore malheureux lorsqu'il affirme qu'il ne faut pas confondre le luxe avec l'abus du luxe. En effet, si le luxe n'a aucune qualité réelle, comment est-il possible de le confondre avec autre chose, et, surtout, comment est-il possible d'en abuser?

Enfin si le luxe ne se définit point, soit par une formule scientifique, soit par l'exposé des faits auxquels il s'applique, comment pouvez-vous conclure, Messieurs nos adversaires, que le luxe est avantageux au progrès des nations?

Le luxe se définit donc et je m'efforcerais de faire comprendre ce mot et les circonstances dans lesquelles il faut s'en servir. Mais auparavant, il serait peut-être à propos de voir comment nos adversaires s'y sont pris pour embrouiller la discussion, et d'examiner quelques unes des définitions qui ont été citées. Il sera facile alors de s'apercevoir qu'ils se sont mépris sur la véritable signification du *luxe* et qu'ils ont été constamment dans l'erreur.

Nos adversaires ont cité la définition de J. B. Say. Cet auteur, qui se prononce contre le luxe, prétend que le luxe est *l'usage des choses coûteuses*. Cette définition n'est pas exacte, car elle comprend trop. Beaucoup de choses coûteuses sont reproductives et propres à développer la richesse, et on ne peut, par conséquent, y

attacher le blâme, tant que le bon sens, la raison et la modération président à leur emploi.

Remarquons, avec M. Courcelle-Seneuil, que "les consommations reproductives, coûteuses ou non, ne suggèrent jamais l'idée du luxe. Lorsqu'on dit qu'une usine est outillée avec luxe, ou qu'un chemin de fer, un pont, sont construits avec luxe, on entend que la dépense a excédé ce qui a été nécessaire et a été faite *sans utilité*. En général le mot luxe sert à caractériser uniquement les consommations improductives et personnelles."

Stuart et Smith disent que le luxe est *l'usage du superflu*.

Cette définition est encore inexacte, car, en économie politique, il n'y a pas de superflu, au moins dans un sens absolu.

Pour bien comprendre la signification du mot *luxe*, il ne faut pas perdre de vue les différentes explications et les différents exemples qui précèdent et qui suivent les définitions données par les auteurs.

Le mot *luxe* implique une idée de défaveur : c'est un mal qui a sa source dans l'imbecillité ou dans la vanité : deux choses, soit dit en passant, qui se rencontrent fréquemment dans le même sujet.

On n'applique pas ce mot à ce qui est convenable et nécessaire, mais seulement à ce qui est inconvenant et inutile. Le luxe vient de l'égoïsme et de la vanité. C'est l'excès dans les jouissances de la richesse, excès qui tarit la source même de la richesse.

"Le goût du luxe, dans la société," dit M. Courcelle-Seneuil, "est la tendance à consommer improductivement plus de richesse qu'on n'en crée."

On conçoit facilement que si l'on emploie improductivement, dans une société, plus de capital qu'on n'en peut produire, il y a infailliblement plus de dépenses que de recettes. Or, quand la dépense excède le revenu, il faut combler le déficit par le capital déjà accumulé ou par un emprunt. Dans le premier cas, le capital accumulé, étant en partie absorbé ne produit plus autant, et si les dépenses continuent toujours à excéder les revenus, il est clair que ce capital disparaît rapidement et que la misère le remplace. Dans le second cas, c'est-à-dire, si l'on comble le déficit par un emprunt, les charges deviennent plus lourdes à porter et à rencontrer, et si l'on continue encore le même système de dépenses, sans pourvoir à augmenter les recettes, la ruine vient encore plus vite.

Remarquez que je ne parle pas ici des pertes qui peuvent survenir par suite de malheurs et de cas fortuits ou par suite de certaines circonstances défavorables qu'on ne peut ni prévoir, ni empêcher; mais, seulement des pertes causées par un emploi improductif et nullement nécessaire : comme je l'ai déjà dit, le luxe comporte une idée de faute.

"Il faut savoir," dit M. Saint-Bouner, "quels sont les besoins de l'homme pour savoir quelles doivent être ses richesses.

"Il y a pour l'homme : 1° les besoins indispensables, ou ceux sans la satisfaction desquels il n'existerait pas; 2° les besoins d'amélioration, ou ceux sans la satisfaction desquels il ne se développerait pas; 3° les besoins factices ou ceux que les passions entretiennent en lui.

"De là trois sortes de richesses :

1° Les richesses *indispensables* ;

2° Les richesses *d'amélioration* ;

3° Les richesses de corruption.

..... "L'abus du besoin est ce qu'on appelle la luxure : et l'abus de la richesse par laquelle on y répond, est ce qu'on appelle le luxe.

"Le luxe est un pré-lèvement sur ce que le capital aurait pu s'adjoindre par la nouvelle production. La preuve, c'est qu'il n'a point satisfait de besoin de première nécessité et qu'il aurait pu être du premier coup épargné."

Les explications qui précèdent cette définition la font ressortir et la font comprendre. Il est facile, en effet, de comprendre, qu'en prenant sur les richesses indispensables et sur les richesses d'amélioration, non pour satisfaire aux besoins indispensables et aux besoins d'amélioration, on met ces dernières à la gêne ou, du moins, on nuit à leur reproduction, si toutefois ces richesses ne se retrouvent plus après qu'elles ont servi à alimenter la corruption, la vanité et la sensualité. Or la corruption absorbe et détruit tout ce qu'elle touche.

Mais, ici, se pressent les objections de nos adversaires.

Quelques-uns, comme MM. Auclair et Archaubault, ne font aucune distinction entre le goût des beaux-arts et le goût du luxe ou des besoins de corruption. Cette confusion fait voir l'état de leurs idées. Les beaux-arts n'ont aucun rapport direct avec le luxe, tant qu'ils servent à faire connaître le beau, à inspirer des sentiments honnêtes, à faire aimer la vertu et à moraliser les hommes. C'est lorsque le luxe les fait dévier de leur but et les fait servir au scandale et à la malhonnêteté que les beaux-arts amènent la ruine de la société. Mais, alors, la faute en est à la perversité des hommes de luxe et non aux beaux-arts dont le but principal est d'inspirer des sentiments moraux.

Si les riches, dit M. Auclair, ne dépensent pas, les pauvres ne subsisteraient pas. Ce Monsieur conclut de là que les riches doivent se livrer au luxe et, par conséquent, dépenser mal à propos. Mais, mon cher Monsieur, ne voyez-vous pas que lorsque les riches dépensent mal à propos, ils enlèvent par cela même aux pauvres leur subsistance? Croyez-en l'économie politique : si le produit n'est pas épargné et bien employé, il est nullifié, il ne compte pas comme capital. Si les riches font valoir leurs richesses en les consacrant à la reproduction, ils augmentent par cela même leur capital, et les pauvres profitent de cet emploi productif, car ils sont appelés à opérer la reproduction. Si, au contraire, la richesse est consommée et détruite par le petit nombre, le pauvre n'est plus requis pour travailler et reproduire, et la production, devenant plus rare, il y a hausse dans le prix des objets de nécessité : en même temps qu'il se produit une baisse dans le travail. Mais, dites-vous, s'il y a hausse dans le prix des produits, il y a augmentation de richesse. Point du tout, parce que l'augmentation n'a lieu qu'à cause de la rareté. On ne peut pas dire qu'un peuple est riche quand le pain, chez lui, est hors de prix.

M. Auclair prétend encore que le luxe crée l'émulation, la civilisation, le commerce.

L'émulation, que le luxe développe n'est pas une émulation louable et que l'on doit approuver. Au contraire, le désir de briller plus que son voisin, de se nourrir, de se vêtir, de se loger mieux qu'un autre et de faire des dépenses folles, nait de l'orgueil et de la vanité, et loin de mériter l'encouragement, ce désir mérite d'être stigmatisé.

La civilisation, qui est le développement de l'intelligence humaine et qui repose sur la moralité et sur le bien, ne retire du luxe aucun profit. Loin de là, le luxe la fait reculer, car, il détourne les hommes de l'utilité et leur fait employer leur intelligence dans la recherche des choses vaines et frivoles.

Enfin, le commerce ne doit rien au luxe, et, en réalité, il n'a pas de plus grand ennemi. Le commerce n'est prospère et florissant qu'en raison de la richesse, et le luxe, comme je l'ai fait voir, il y a un instant, nuit à la production et absorbe la richesse.

Nos adversaires prétendent encore que l'emploi improductif du capital en objets de luxe n'entraîne pas la perte du capital, que le capital ne fait que changer de mains, et qu'il peut encore être bien employé par le nouvel acquéreur; que la ruine de certains individus ou de certaines nations fait l'avantage des autres.

Ces idées sont erronées. Le capital employé en objets de luxe est absorbé en grande partie. Un exemple, que je tire de l'ouvrage de M. Saint-Bonnet, intitulé : "De la Restauration Française," démontrera jusqu'à l'évidence combien l'on a tort de croire que le capital subsiste encore après qu'il a été consommé aussi improductivement.

"Il faut," dit-il, "donner à l'industrie sa limite, c'est l'utilité. Ce n'est point la production manufacturière qui fait la somme de la richesse. On ne peut tordre fil et tisser toile qu'en proportion du chanvre né; on ne peut fabriquer du drap qu'avec la laine produite. Tout sort et prend quotité de la production agricole. Dès que la spéculation se présente, le plus souvent l'industrie absorbe du travail sans augmenter la richesse. Comme on l'a dit, une valeur de un franc de lin, par une dentelle, s'élève au prix de trois mille. Les 2,999 fr. d'excédant sont la somme du travail égaré.

"Examinez bien ce fait, sur lequel ont tourné les controverses de l'école.

"Ceux qui prétendent que l'industrie produit de la sorte des valeurs, disent : N'est-ce pas par notre entreprise qu'une valeur d'un franc est devenue, en dentelle, une valeur de trois mille? Sur un si faible produit agricole, voyez quel exhaussement subit de valeur et de prospérité. Sans notre industrie, ces 2,999 fr. n'existeraient pas. Qu'une telle industrie doit être précieuse à l'humanité! s'écrie un vieil économiste; que de richesses doivent exister chez une nation qui de vingt sous fait mille écus!

"Voilà toute la science de ceux qui prétendent que l'industrie est la richesse des peuples! Faites leur cette question :

"Pendant que ces mille écus et les hommes qui les gagnaient ont produit la dentelle, produisaient-ils du pain? Ces mille écus et les bras enlevés à la production de ce pain, ne l'ont-ils pas fait précisément hausser du prix qu'ils recevaient en salaire? Celui qui cherche le luxe perdra toujours le suc de la richesse.

"Si un franc de lin est arrivé à en valoir trois mille, comment ce prix ne se partage-t-il pas entre le producteur du lin et celui qui l'a employé? Il faut donc, comme le disaient, avec leur bon sens, nos hommes d'état avant Louis XV, qu'il ne soit pas vrai que la valeur première du lin ait augmenté. Et si celui qui l'a employé a gagné les 2,999 fr., pourquoi tout homme et toute nation ne se mettent-ils pas à faire des dentelles?

"Nous arrivons; c'est que les mille écus représentent

les dépenses et frais des fabricants et ouvriers qui ont préparé ce produit. Or ces dépenses ne sont que le montant des valeurs en aliment et vêtement qui ont été consommées par eux : une masse égale de production est venue s'enfouir dans cette richesse improductive. On a seulement transformé une somme d'objets nécessaires contre une égale somme d'objets inutiles. Les enfants pensent que Midas fut plus riche lorsqu'il échangea en or ce qu'il touchait.

"Entre le peuple qui a produit pour mille écus de pain ou de chanvre et celui qui a produit pour mille écus d'objets qu'on ne touche qu'avec les yeux, lequel est le plus riche? L'industrie du luxe se construit de nos ruines."

Quant aux nations, il est faux que la ruine de l'une fasse le bonheur et avance le progrès des autres. Au contraire, une nation qui se ruine est pour les autres nations ce qu'est un particulier qui s'appauvrit par rapport à la société. Un particulier qui se ruine est un pauvre de plus, une charge nouvelle pour la société à laquelle il appartient. De même, une nation qui ne produit plus, est un embarras pour les autres nations. Le commerce utile et productif ne peut plus exister entre une nation qui n'a plus ce qu'il faut pour l'alimenter et une nation riche. Toute relation cesse bientôt entr'elles au grand détriment de l'humanité et de la richesse générale.

Il faut savoir comment la richesse se forme et se développe pour bien comprendre que le luxe au lieu d'avancer les nations les fait rétrograder.

La terre était originairement suivant la Genèse, "Informe et nue, les ténèbres couvraient sa face, les plantes n'étaient pas dans les champs et la pluie n'était pas répandue sur elle: *enim homo non erat qui operaretur terram.*

"Le globe," dit M. Saint-Bonnet, "sortit nu et sauvage du refroidissement géologique. Il était marqué pour les enfants de la liberté. Dieu créa tout en puissance devant l'être qui devait tout mettre en développement. L'avance de la création, c'est la terre *cultivable.*"

Mais cette terre *cultivable* ne devint terre *végétale* que par le travail de l'homme. C'est en déposant dans cette terre *cultivable* le travail et l'engrais que l'homme parvint à créer, à la sueur de son front, cette couche de terre *végétale* qui devait servir à ses besoins, alimenter sa vie et entretenir son corps.

Dans les premiers temps, après sa chute, l'homme travailla donc véritablement à la sueur de son front et ce n'était qu'à force d'efforts et en usant de la plus grande épargne et de la plus grande modération qu'il parvenait à amasser et à accumuler quelques produits.

Il en fut ainsi pendant toute l'antiquité. Les anciens étaient trop occupés, trop chargés de travail, et n'avaient pas assez d'avances, pour jouir de ce loisir et de ce repos que l'on considère à juste titre comme nécessaires à l'avancement et au progrès des sciences et des lumières de l'intelligence. L'on donna à ces premiers siècles le nom de barbares.

Ce n'est qu'à force de travail que l'on parvint à obtenir les premiers fruits, et c'est en épargnant ces premiers fruits que l'on vint à bout d'augmenter la production. Peu-à-peu la production devint plus grande et il fut possible de l'accumuler. En l'accumulant sans cesse et en l'employant avec fruit, cette production finit

par adoucir le travail et par l'alimenter. C'est ainsi que le Capital fut créé.

Le Capital est donc, ainsi que le fait observer l'auteur que j'ai cité au dernier lieu :

- 1° Un produit ;
- 2° Un produit épargné ;
- 3° Un produit épargné et employé.

"D'où il résulte que le capital est toujours en raison, 1° du travail, 2° de la vertu, 3° de l'intelligence de l'homme."

En effet c'est par le travail que l'on obtient un produit ; c'est par la vertu qu'on l'épargne en se modérant dans ses jouissances ; et, finalement, c'est par son intelligence que l'homme trouve comment il doit employer ce produit épargné.

Il est donc évident que celui qui n'a pas d'intelligence ne peut employer d'une manière raisonnable ses capitaux, s'il en a ; que celui qui n'a pas de vertu, c'est-à-dire, que celui qui n'a pas de modération dans ses jouissances ne peut épargner ; et enfin que celui qui ne travaille pas ne peut pas produire.

Appliquons maintenant ce qui vient d'être dit et voyons ce que produit le luxe.

Le luxe détruit l'intelligence de l'homme ou du moins la pervertit puisqu'il l'engage à employer ses capitaux, non dans une œuvre reproductive, mais dans la satisfaction de sa vanité et de son orgueil ; le luxe prive l'homme de sa vertu puisqu'il fait consister son bonheur, non dans la modération mais dans l'excès des jouissances ; enfin, le luxe le rend impropre au travail et par conséquent à la production.

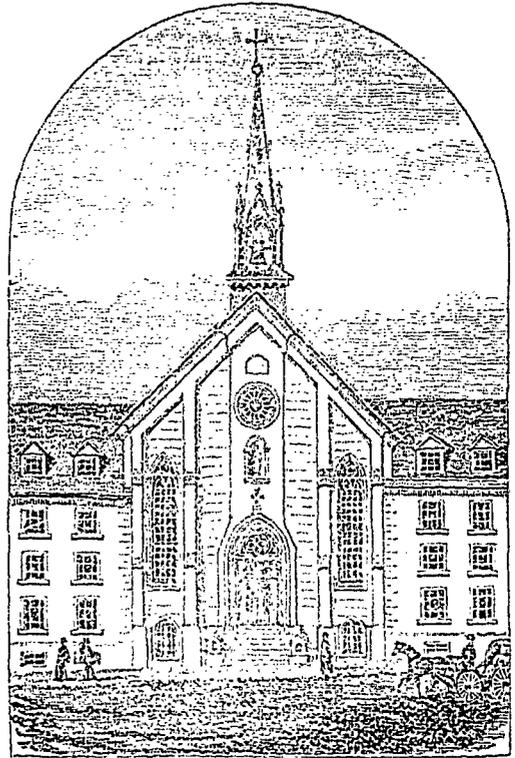
Le luxe est donc nuisible au développement du capital. Mais les peuples, sans capital, sont des peuples barbares, comme je l'ai déjà démontré. Donc le luxe au lieu de faire progresser les nations les fait rétrograder.

En terminant je souhaite à tous ceux qui m'écoutent, à mes adversaires comme aux autres, à tous mes compatriotes, un ardent amour du travail : Je souhaite que ce travail produise beaucoup ; que ces productions ne soient pas jetées aux quatre vents du ciel, mais qu'elles soient épargnées par la vertu, et qu'enfin nous cultivions tous notre intelligence de manière à employer avec avantage toutes ces utiles productions au bien-être matériel et moral de tous.

MOIS DE ST. JOSEPH.

L'époque paraît enfin arriver où d'après les desseins adorables de la Providence, les grandeurs et les amabilités de St. Joseph doivent être manifestées au monde. Le Canada, qui dès son berceau, eut le bonheur d'être consacré à ce très-puissant et très-aimable Patron ne reste pas en arrière de ce mouvement spontané qui se fait sentir dans toute l'étendue de l'univers catholique. Ville-Marie, surtout, la cité des bonnes œuvres et des pieuses dévotions, va entrer dans une nouvelle phase ; une vaste église et une charmante chapelle s'élèvent simultanément en l'honneur de ce glorieux père nourricier du Sauveur. Nous donnons ici une vue de la chapelle que Montréal doit à la munificence d'un généreux citoyen dont le nom est dans toutes les bouches, et qui, aussitôt qu'elle sera ouverte au public, deviendra le chef-lieu d'une archiconfrérie en l'honneur de St. Joseph, un

lieu de pèlerinage, et nous l'espérons, le centre et le cœur d'où la dévotion à St. Joseph rayonnera dans tout le pays.



X. M. X.

L'HOMMAGE.

Salve Pater Salvatoris
Joseph ter amabilis !
Salve custos Redemptoris,
Joseph ter mirabilis !

Dulces carae, dulces panni,
Dum foristi puerum !
Dulces dies, dulces anni
Dum nutristi Dominum !

Jesum oculis vidisti,
Suavis felicitas !
Oscula dans accepisti,
O felix suavitas !

Modo Deum appellabas
Inter mille gaudia,
Modo natum nominabas
Inter mille basia.

Jesum brachiis tenere,
O quanta delicia !
Jesum totum possidere,
O quanta divitia !

O mi Joseph venerande,
Pro tantis muneribus,
Et prae cunctis honorande
Qui se subdidit Deus !

Tibi tanta sors est data,
O flos pudicitiae !
Quanta nulli est collata
Ab auctore gratiae.

O felicem et beatum
Tuo sub praesidio,
Custodiri tui est datum
Tuo patrocinio !

Qui Herodi subtraxisti,
Non timens exilium,
Et a caede custodisti
Jesum Dei filium.

Ita peste saviente
Tende nobis brachium,
Sentiamus, te petente,
Numinis auxilium.

Per Mariae, tuae Matris
Preces atque viscera,
Per Josephi, tui Patris
Curas et obsequia,

Fac possimus Te videre,
Jesu, Rex in gloria,
Et aeternum possidere
In caelesti patria !!

Salve sponse Matris Dei,
Vir Joseph angelice !
Salve hospes Jesu mei !
Vir, Joseph, seraphico !

LA PRIÈRE.

Salut, chaste époux de Marie.
Brillant de gloire et de beauté !
De la céleste hiérarchie
Tu possèdes la pureté !

Sur nous jette un regard propice,
Accorde-nous toujours ta puissante faveur ;
Désarme la noire malice
Du cruel Lucifer déchaînant sa fureur.

O Joseph, un sinistre orage
Grave sur le monde chrétien ;
L'affreuse impiété ravage
Le malheureux peuple Italien.

L'Eglise, attaquée en sa base,
Voit son Pontife en batailles plus sanglants mépris,
Et Satan de sa flamme embrasée
Les cœurs profanateurs d'infâmes ennemis.

Tombera-t-il cet édifice
Que Jésus scella de son sang ?
Est-ce que ta main protectrice
Ne sera son soutien puissant ?

Divin Joseph, si par ta force
Cher peuple loïmal, tu pus le conserver,
Ne peux-tu pas par le mérite
De tes grandes vertus, de nouveau le sauver ?

Où, nous le savons, où, l'Eglise
Sur son immortel fondement
Par le bras du Seigneur assise
N'a point à craindre l'ouragan.

Mais elle gémit, à la vue
De ses enfans si gents qui souillent ses autels ;
De leur erreur elle est émue
Et tend en vain vers eux ses bras tout maternels.

Grand saint, tu peux par tes prières
Amour du Monarque des cieux,
Ramener les bien salutaires
De la concorde dans ces lieux.

De ta main toujours libérale
Fais couler de tes dons le doux épanchement ;
Ecarte la fureur fatale
De l'impie ennemi de ton nom bienfaisant.

Fais ressentir dans l'Italie
Le rameau sacré de la paix,
Et qu'il soit toujours plein de vie
Grâces à tes nombreux bienfaits.

Puissions-nous toujours vivre à l'ombre
De ta noble bannière, aimable protecteur !
Loin des froids du royaume sombre,
Puissions-nous être admis au séjour du bonheur !
Ainsi soit-il.

Avec app. des Sup. Ecc.

FEUILLETON :

LES DEUX PIGEONS.

DEUXIÈME PARTIE.

PARIS.

XIV

(Suite.)

Dix minutes après, l'amî du baron faisait son entrée dans le cabinet de Ludovic. C'était un petit homme brun et sec dont les traits n'avaient rien de remarquable.

Il débutait alors dans une carrière où il s'est acquis depuis une grande réputation.

La plume de Crusophile était facile et se prêtait avec une complaisance merveilleuse aux tons les plus opposés. Un article de journal était pour lui une sorte de paysage à faire plutôt qu'une opinion à exposer ou à défendre. Il n'y avait pas pour lui d'opinion, à vrai dire, il n'y avait que des faits : il les décrivait, absolument comme un peintre fait un portrait, et il se regardait comme un artiste qui vend ses tableaux le plus cher possible.

Le petit baron le présenta à Ludovic :

— Monsieur Ludovic Argelès, M. de Crusophile ; monsieur de Crusophile, M. Ludovic Argelès.

— Eh bien, causons, dit Crusophile avec son sang-froid ordinaire.

— J'ai écrit en deux mots l'affaire à Crusophile, reprit le baron.

— Je le savais, comme vous pensez bien. Eh ! monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Ludovic, si je me charge de vous, vous aurez là une magnifique réclame ! Arrêté ! peu ! qu'importe ? Tout Paris va vous connaître, si je touche à une plume, vous et vos millions ! Et après vous ferez les affaires que vous voudrez ! J'écrirai le préfet de police, et peut-être que le journal sera poursuivi : nouvelle réclame pour M. Ludovic Argelès, l'illustre banquier ! Tenez, monsieur, je ne voudrais pas pour beaucoup que la police n'eût pas commis cette bévue. Nous parlerons de votre nouvelle maison de banque, de vos idées généreuses, humanitaires, de votre philanthropie, nous raconterons votre arrivée à Paris, vos travaux incessants, votre génie !...

Et comment savez-vous tout cela ?

— Il a paru ce matin, dans un journal, une chronique où, d'après certains renseignements qui courent les boulevards...

— Je sais attaqué ?...

— Oui, de simples initiales, continua Crusophile en souriant.

— C'est de *lui*, dit tout bas le petit baron, qui trouvait l'aventure charmante.

— Vous êtes assez bien démoli, reprit Crusophile avec un certain amour-propre qu'il ne cherchait guère à cacher ; mais je vous rebâtirai, soyez tranquille.

— Et bien, voyons, Crusophile, dit le petit baron, qui avait parlé à Ludovic, M. d'Argelès me demande si tu veux dîner avec nous.

Crusophile, averti par la lettre du petit baron de la bonne affaire qui se présentait, s'empressa d'accepter.

Le petit baron s'était éloigné un instant, et, avec un mot de Ludovic, il avait demandé le caissier. Il traversa, en revenant, la salle à manger, et ce fut lui qui, précédant le valet de chambre de Ludovic, annonça que le dîner était servi.

Ce dîner n'eut rien de bien remarquable, sinon que M. de Crusophile y fit constamment son éloge et la satire de tous les autres écrivains. Il remontait jusqu'aux auteurs du temps de Louis XIV, qu'il déclarait tous *enfoncez*, c'était son style. Qu'on ne lui parlât plus surtout de ce polisson de Racine !

Mais nous ne devons pas oublier une circonstance qui avait bien contribué à exalter l'enthousiasme de M. de Crusophile et l'estime toute particulière qu'il faisait de lui-même : en ouvrant sa serviette, il avait trouvé un papier que le petit baron venait d'y mettre, souvenir de

crisse offert à Crusosile par le riche banquier qu'il avait attaqué la veille : c'était un billet de mille. Crusosile ne savait pas résister à de pareilles surprises : avec une expansion et un enthousiasme qui étonnèrent les convives, il se leva et alla se jeter dans les bras de Ludovic.

C'est une des scènes les plus touchantes de la vie de l'illustre Crusosile.

La fête de Ludovic fut en effet magnifique. Crusosile s'y montrait tout à fait radieux. On ne voyait, on n'entendait que lui. Il avait conseillé au vieux diplomate d'y paraître avec toutes ses décorations, qui figuraient une véritable constellation sur sa poitrine. Crusosile se démenait comme le Figaro de l'affaire qu'il montait ; car il en faisait une véritable affaire. Quelques chroniqueurs de petits journaux, qui lui servaient de lieutenants, parcouraient les salons de Ludovic et anaeciaient la conversation sur le banquier, dont ils faisaient l'éloge le plus enthousiaste ; ils répandaient le bruit qu'il allait négocier un emprunt considérable pour une des premières cours de l'Europe et parlaient d'une entrevue qu'il avait eue avec l'ambassadeur de cette puissance. Des invités allaient à leur tour répéter ces bruits : le petit chargé d'affaires allemand, avec toutes ses croix, passait pour l'ambassadeur d'Autriche, et le colonel ami d'Alphonse, qui avait la rosette d'officier de la Légion d'honneur, pour bien des invités, était au moins général de division. Quelques compositeurs de romances portaient, pour la foule qui se pressait dans les salons de Ludovic, les noms de Rossini et de Meyerbeer, habilement jetés par Crusosile et par les romains de plume qu'il avait habilement dispersés dans les groupes : la soirée prenait ainsi le caractère d'une des plus belles que l'on pût donner à Paris. Nous n'avons pas besoin de dire que plusieurs détachements de vicomtes et de barons avaient été amenés par le petit baron lui-même, qui s'était concerté à ce sujet avec Crusosile ; cela produit toujours son effet. Pendant quelques instants, les domestiques n'eurent à annoncer que des noms à particules : "le vicomte et la vicomtesse de Blignac, le baron et la baronne de Rouffignac, etc.;" les *guites*, il faut le reconnaître, dominaient ; on finit par le *chevalier* Crusosile de Blagnac, que notre écrivain, fort amoureux de noblesse, se détermina à lancer ce soir là. Il y avait bal, concert, artistes des Italiens ; la maison et le jardin étaient éclairés à *giorno*. Une nombreuse escouade de sergents de ville stationnait devant la porte, et même quelques gendarmes à cheval illustraient l'entrée de l'hôtel, absolument comme à l'Opéra. Il faut dire que la Bourse presque entière était priée à cette fête, et qu'elle y était venue en curieuse ; beaucoup d'invités, ceux-là étaient étrangers à la Bourse, croyaient même sincèrement que Rothschild s'y trouvait, et ne manquaient pas de se le montrer.

La fête se prolongea jusqu'à près de six heures du matin. Elle réussit au delà de toutes les espérances du petit baron et de Crusosile. Ce dernier avait pour sa chronique un texte qu'il déclarait *ébouffant*. La soirée, enfin, avait eu un écho immense sur les boulevards. Tout le monde, en se rencontrant, se disait : "Y étiez-vous ?—Et où donc ?—Eh ! chez le banquier Ludovic Argelès ! Tout Paris y était."

Comme le disait Crusosile, l'article qu'il allait faire était véritablement en scène. Au moment où il se retirait, le petit baron lui avait remis un portefeuille du meilleur goût, où se trouvait un nouveau souvenir de

Ludovic, plus précieux encore que le premier ; cette fois, en effet, Crusosile, en ouvrant le portefeuille, vit deux billets de mille. Il déclara le lendemain au petit baron qu'il ne connaissait pas d'homme plus estimable que Ludovic, d'homme qui fit les choses plus tranquillement, en *gentleman*, mais qui les fit si bien ! Aussi Crusosile se surpassa-t-il dans sa chronique. Pour nous servir d'une de ses expressions favorites, elle fut "ébouffante." Elle fut lue de la Madeleine à la porte Saint-Martin, et remua l'asphalte du boulevard. Elle était écrite de ce style qui n'appartient qu'à Crusosile, de ce style qui est l'homme. On comprendra facilement l'enthousiasme qui animait et qui inspirait ce Tyrtée du billet de banque. Il avait entendu dire que M. de Chateaubriand, vers la fin de la Restauration, recevait mille francs de chaque article envoyé par lui au *Journal des Débats*, et Crusosile venait d'en recevoir trois mille pour une chronique qui n'était pas encore faite ! Il se croyait désormais trois fois plus de génie que n'en avait Chateaubriand ! Aussi la folle du logis s'était emparée de sa plume et lui faisait courir toutes les bordées d'une humeur fantasque et saffarone. Comme il y a des allumeurs de chandelles, Crusosile est, par sa nature, un allumeur de succès : il n'est pas avec Caton, il est avec les dieux du succès et la cause victorieuse. L'hyperbole trône dans son style, qui a quelque chose d'abracadabrand ; c'est un Fontanarose littéraire : achetez, achetez son élixir ! Et *dizique ! et dizique ! et boum ! boum !*

La chronique était à grand orchestre, rien n'y manquait : si elle ne plut pas à tout le monde, au moins fit-elle beaucoup de bruit. Jules, en la lisant, ne put s'empêcher de murmurer les vers si connus de Boileau :

Tout à l'humeur gasconne en un auteur gascon,
Calprenède et Juba parlent du même ton.

Mais ce qui mit le sceau à ce chef-d'œuvre du *pouff*, c'est que, vers la fin, après avoir prédit les plus hautes destinées à Ludovic, lui avoir jeté le *Tu Marcellus eris*, il laissait tomber quelques mots de suprême dérision sur l'article anonyme où la veille, il attaquait ce même Ludovic, et qu'il se lançait à lui-même l'épithète de *vil folliculaire*, contre laquelle personne ne protesta.

Telle était la société au milieu de laquelle Ludovic se trouvait de plus en plus jeté, par la nécessité où il s'était vu de mettre, pour ainsi dire, sa réputation à l'entreprise : demi-monde de la presse, demi-monde des affaires. Car, parmi les volontaires de la spéculation, était-il possible qu'il n'y eût pas beaucoup d'aventuriers ?

Chaque jour il découvrait quelque face nouvelle du monde étrange où il vivait.

A cette époque, un homme d'affaires assez brillant périt dans de fort tristes circonstances : après une discussion fort vive qui prit naissance dans un souper où l'on avait joué gros jeu au lansquenot, il fut tué en duel. Comme dernière corruption dans le demi-monde ou quart de monde où il florissait, on y simulait quelques dehors religieux, sans avoir d'autre foi que celle de l'argent et du plaisir. C'était une mode qui avait gagné jusqu'à un certain quartier qu'on appelle Bréda.

F. DE GRANET.

(La suite au prochain numéro.)

CHANT DES BATELIERS DE LA LOIRE.

(A DEUX VOIX EGALES.)

ARRANGÉ PAR UN AMI DE "L'ÉCHO."

Allegro moderato

PIANO.

The piano accompaniment for the first system consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower in bass clef. The key signature has one flat (B-flat). The music is marked with a piano (*p*) dynamic and later with fortissimo (*ff*). It includes various musical notations such as slurs, accents, and dynamic hairpins.

SOLI

The vocal solo section features two staves. The upper staff contains the vocal line with lyrics: "Quand j'é-tais chez mon pè-re. A gar-der". The lower staff is the piano accompaniment. The music is marked with a piano (*p*) dynamic and includes various musical notations like slurs and accents.

CHCEUR. (fortissimo)

SOLI

The chorus and solo section consists of two staves. The upper staff contains the vocal line with lyrics: "les trou-peaux, A gar-der les trou-peaux. J'al-lais sur la fou-". The lower staff is the piano accompaniment. The music is marked with fortissimo (*ff*) and includes various musical notations like slurs and accents.

Chœur à la seconde reprise.

gè - re fair' paî - tre mes a - gneaux. Youp! et youp! et

sur la ri - - viè - re, Vous ne m'en - ten - dez guè - res, pas!

J'allais sur la fougère
 Fair' paître mes agneaux, (*bis*)
 Quand le loup est venu,
 A mangé le plus beau.

Youp! etc.

Quand le loup est venu,
 A mangé le plus beau, (*bis*)
 S'il était moins goulu,
 Il m'eût laissé la peau.

Youp! etc.

S'il était moins goulu,
 Il m'eût laissé la peau, (*bis*)
 Et un bout de la cuisse
 Pour faire un chalumeau.

Youp! etc.

Et un bout de la cuisse
 Pour faire un chalumeau, (*bis*)
 Pour fair' danser nos filles
 A l'ombre des ormeaux,

Youp! etc.

FABLE.

L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

A. MONSIEUR J. R.

L'Amour et l'Amitié, deux enfants blonds et roses,
Vers ma demeure un jour avaient porté leurs pas
L'Amour, petit bavard, me conta mille choses
Auxquelles, moi, je ne crois pas.

L'Amitié discrète
Me dit en cachette :

"N'écoute pas ce trompeur,
"Il te promet le bonheur,
"Mais sujet à mille caprices
"Il rira de tes supplices
"En te déchirant le cœur.

"Souvent il me cherche querelle
"Mais en lui restant fidèle
"Je saurai le corriger.
"Ne va donc pas t'affliger.....
"Nous ferons la paix; j'espère
"Qu'il redeviendra bon frère

"Et sous le toit qui doit te voir heureux
"Dans ton cœur, réunis, nous vivrons tous les deux."

EMM. BLAIS.

Québec, janvier, 1863.

VARIÉTÉS.

Le jour de l'inauguration du Boulevard du Prince Eugène, à Paris, il y a trois mois environ, M. T. J. J. L. et M. G. de B., deux canadiens, voulaient se frayer un passage pour mieux voir.

Ils sont arrêtés par un Grenadier de la Garde qui leur dit très-poliment :

—Messieurs, on ne passe pas !

—Le Garde meurt, mais ne se rend pas, dit gaiement M. de B. en s'arrêtant et en se tournant vers M. L.

—Le Garde meurt, mais ne se range pas, reprit en riant celui-ci.

—Le Garde meurt mais ne se dérange pas, dit à son tour le Grenadier, en leur barrant de nouveau le passage.

.

—Vers dix heures du matin, un jeune homme du demi-monde fut réveillé brusquement par un coup de sonnette.

—Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en se frottant les yeux.

—Monsieur, dit un inconnu qui paraissait appartenir à la classe gênée de la société, je viens pour un billet...

—Est-il protesté ?

—Non, monsieur.

—Eh bien ! voulez-vous faire protester ça tout de suite... En voilà des manières !...

Et il referma la porte.

PENSEES D'UN VOYAGEUR.

. Si vous vous affligez de cheminer humblement et péniblement à pied, demandez le nom et l'origine des gens dont l'équipage délabonne les passants; peut-être serez-vous consolé.

. Quand un peuple peut se vanter d'être *poli* cela tient à ses mœurs: quand il se borne à être simplement un peuple *polité*, cela tient à la gendarmerie.

. Un voyage sans aventures est une gerbe de blé sans épis.

. La vapeur aide l'homme à franchir les distances et à triompher des difficultés; mais il lui arrive de blesser, briser et tuer ceux qu'elle pousse et qu'elle emporte: l'ambition a-t-elle un autre rôle que la vapeur?

. Au printemps courtiser la gloire, et en automne épouser la sagesse, ce serait se conformer à l'ordre de Dieu, qui veut que les fleurs tombent pour faire place aux fruits.

. Interroger les profondeurs du cœur humain, c'est ressembler aux plongeurs qui sondent les abîmes de l'Océan et risquer de découvrir plus de monstres qu'on ne recueillera de perles.

. La place que les monstrueuses idoles de l'Inde occupent dans les pagodes fait oublier à leurs adorateurs de quelle argile commune on les a pétries, ou de quel vil métal on les a fondues; c'est ainsi que la pompe extérieure de la puissance humaine nous fait souvent oublier de quels moyens on s'est servi pour l'acquérir.

. L'aigle cherche la solitude parce qu'il dédaigne tout, et le hibou s'y réfugie parce que tout le repousse.

. Un paysage où l'éclat d'un soleil d'Italie se réunit à la fraîcheur des vallons d'Angleterre n'est pas moins rare qu'un poème où la vivacité de l'esprit brille en se mêlant aux rêves du cœur.

On s'abonne au Bureau du Journal, No. 4, Rue St. Vincent maison voisine de la librairie Rolland et Fils.

Prix pour 12 mois..... \$2.00

" " 6 mois..... \$1.00

Les abonnements datent du 1er Janvier et du 1er Juillet; on ne s'abonne pas pour moins de six mois.

Abonnement payable d'avance.

Les avis pour discontinuation doivent être adressés à ce Bureau un mois avant l'expiration de l'abonnement.

Tout abonné qui refuse le journal sans avoir payé ses arrérages ne peut être rayé de la liste, et l'envoi du journal lui est continué.

Toutes lettres, correspondances, manuscrits etc. doivent être adressés franco à M. le Gérant, au Bureau de l'Echo, No. 4, Rue St. Vincent.

A VENDRE A CE BUREAU

L'ECHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL,

POUR L'ANNÉE 1862,

RELIÉ EN UN BEAU VOLUME,

PRIX : \$2.50.

Imprimé et publié par E. SENFOL, 4, Rue St. Vincent.